

Question d'actualité en débat

Et la grammaire ?

Georges HERVE
association «R.E.V.E.I.L.»

Sitôt la guerre des méthodes d'apprentissage de la lecture apaisée (ou passée d'actualité dans la presse...), une autre guerre est entrain de naître : celle de la grammaire ! Faut-il revenir aux leçons de grammaire d'antan ou s'interroger avec Freinet, «si la grammaire était inutile ?».

Le rapport présenté par Alain BENTOLILA a déjà créé quelques remous. Reconnaissons avec lui que la tendance à jargonner – qui est celle de tous les «spécialistes», quel que soit le domaine – envahit périodiquement nos écoles et qu'un peu de ménage est parfois salutaire.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des pratiques conseillées actuellement encore par les Instructions officielles de 2002 ni dans les modifications proposées par le rapport évoqué ci-dessus. Je me contenterai de quelques remarques sur trois points relevés dans une interview d'Alain Bentolila diffusée récemment sur France Inter.

Le premier concerne la démarche à suivre dans l'enseignement de la grammaire comme dans toutes les autres disciplines d'ailleurs. Le linguiste oppose ce qui serait la démarche actuelle qui irait du complexe à l'élément (analyse de phrases) à celle qu'il préconise et qui est d'aller du simple au complexe (du mot à la phrase ?). Vieille et vaine querelle me semble-t-il. Ce qui est simple pour l'adulte n'est pas forcément le plus compréhensible pour l'enfant. Par contre, s'il s'agit de permettre à chaque enfant d'améliorer sa capacité à s'exprimer clairement aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, il est évident qu'il faut partir de leur expression actuelle (simples) et non de textes d'auteurs adultes (complexes). Ferdinand Brunot, linguiste, premier professeur d'histoire de la langue française à la Sorbonne, (1860-1938), écrivait déjà au début du 20^e siècle « *Il faut désankyloser la grammaire : il faut introduire dans l'enseignement grammatical une souplesse de doctrine qui n'existe pas et qu'exigent cependant la diversité extrême et la mobilité incessante du langage. Tout enseignement de la langue doit se faire sur un texte partout et toujours... Il ne faut se dissimuler toutefois que, pendant longtemps, si on veut être compris, il faut prendre à l'enfant lui-même ses exemples (de façon à lui faire analyser son propre usage et non le nôtre). Or, il n'existe pas de littérature française vraiment enfantine écrite avec la pensée et les phrases des enfants. De toute façon, la lecture des écrivains ne convient pas au début, elle ne peut commencer que plus tard* »

Ce qui m'amène au deuxième point : Alain Bentolila s'élève contre la rédaction classique qu'il qualifie d'exercice formel et sans intérêt. **On écrit pour être lu**, dit-il. Fort bien, mais alors, pourquoi n'est-il pas allé plus loin et n'a-t-il pas indiqué qu'il existe des pratiques pédagogiques, que Freinet a initiées et qui ont été développées dans des milliers de classes pendant près de 80 ans : il s'agit du texte libre, du journal de la classe et de la correspondance interscolaire, individuelle et collective, toutes «techniques» qui font que les enfants écrivent beaucoup, qu'ils lisent et sont lus et que le travail se fait sur la langue même des enfants motivés par le désir d'être bien compris. Les progrès sont rapides et évidents, surtout si ce type de travail est quotidien et il se fait en dehors du formalisme d'un «cours» ou d'une «leçon» (qui trop souvent est une réponse à une question que l'enfant ne pose pas, comme l'écrivait jadis Edouard Claparède.)

Le troisième point concerne les rapports entre la grammaire et la violence. Pour Alain Bentolila, c'est l'incapacité de s'exprimer, d'argumenter par la parole qui conduit à user de la violence. Il n'a peut-être pas tort : ne constate-t-on pas fréquemment que la faiblesse des arguments avancés par certains les conduit à user de l'insulte ou de la déformation des dires de l'autre, ce qui constitue effectivement une violence inadmissible.

Mais s'il fait allusion à l'indigence de la parole de nombreux jeunes des «quartiers», il n'est pas sûr que l'on puisse lui attribuer leurs pulsions violentes. Il y a plutôt concomitance que rapport de cause à effet. Et l'enseignement de la grammaire tel qu'il est préconisé n'a que très peu de chances de ramener le calme dans les cités... Qui oserait soutenir qu'il existe un rapport entre les règles de grammaires (appries par cœur) et les règles du savoir vivre ensemble (appliquées dans la vie quotidienne) ?

Reste que la parole est nécessaire à la résolution des conflits et que permettre à chacun de s'approprier une langue riche, variée et souple, est aussi une manière de lui permettre de mieux penser et d'échanger plus efficacement et avec aménité avec les autres. Mais la grammaire ne peut intervenir vraiment que lorsque l'enfant dispose déjà d'une certaine pratique de sa langue maternelle ; ce qui d'ailleurs pose le problème des jeunes élèves de nos écoles dont la langue française n'est pas la langue maternelle (« apprise de la mère ») ou très imparfaitement pour différentes raisons. Ce n'est assurément pas par des « leçons » de grammaire qu'on les aidera à s'approprier notre langue.

Par contre, le collège a un rôle essentiel à jouer, notamment en 4^e et surtout en 3^e, classes où on peut raisonnablement espérer que les adolescents s'intéresseront à l'analyse de leur langue dans la mesure où ce travail de réflexion est motivé par une pratique réelle. Or dans de trop nombreuses classes de collège, les professeurs de lettres ont tendance à considérer que cet enseignement a (ou aurait) dû être fait à l'école primaire et que ce n'est plus à eux de le dispenser.

Repenser le système scolaire, ce sera aussi se détacher de cette conception de deux écoles séparées : l'école primaire, héritière de celle de Jules Ferry, et le collège, premier cycle de l'enseignement secondaire des Lycées napoléoniens. Une école primaire où, par exemple, toute la grammaire française figure au programme et un collège où ces notions grammaticales sont reprises simplement à un autre niveau. Ces prétendues « réformes » qui ne portent que sur des contenus disciplinaires sans mises en perspective de l'ensemble du système n'ont qu'un effet : ancrer dans les mentalités que l'éducation nationale est un bastion figé incapable de s'adapter à une société qui évolue.

Georges HERVE

texte paru dans la « Lettre de R.E.V.E.I.L. »

n°11-12, novembre-décembre 2006

disponible sur le site < <http://assoreveil.org> >

J'ai découvert un album magnifique :

- « Arbres de grand vent »

dont l'auteur est Michel COSEM et l'illustrateur, Philippe Davaine

dans la collection : Lo País d'Enfance aux Editions du Rocher (prix 18,50 euros)

largeur 27 cm, hauteur 24 cm

Cet album date de 2004, année où il a eu le Prix graphique Octogone

Chaque page comporte un poème dont la première lettre est un arbre ou une branche ou un rameau, un peu à la manière des enluminures.

Le poème est généralement dans un rectangle au fond noir, posé sur la page illustrée.

J'ai rencontré un arbre fol
fol d'envol et de liberté
fol dans ses gestes d'amour
fol d'être fol
Il aime se promener sur les plages
en habit de haillons
Il aime le haut des collines
et les jardins de Provence
Il sert de refuge aux pigeons
Mais on l'aime parce qu'il est fol
fol d'envol et de liberté.

(La première lettre J est un rameau de pin)

Tu as raison
de regarder passer les belles Sénégalaises
dans leurs robes colorées
comme le vent de la savane
les pieds nus sans laisser de traces
Tu as raison de mettre dans ton rare
feuillage
les hérons blancs
et les cigognes que l'on aime
Tu as raison aussi d'accueillir
les vilains oiseaux au cou nu
qui sont ô sorcier
sous ta protection.

(La première lettre T est un baobab)

Mais le livre vaut surtout par la beauté graphique. On peut avoir grand plaisir à le feuilleter sans s'attarder sur les textes.

Claudine BRAUN